Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 37 (1904)

Heft: 1

Artikel: Charles Renouvier

Autor: Duperrut, Frank

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379751

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CHARLES RENOUVIER

PAR

FRANK DUPERRUT

C'est il y a une trentaine d'années environ que l'influence de Ch. Renouvier a commencé de sortir du cercle restreint d'un petit nombre d'initiés pour s'étendre progressivement à un public plus nombreux de penseurs et de théologiens.

Aujourd'hui, sa tombe à peine fermée, attire plus fortement l'attention sur sa personne et sur son œuvre ; on jette un regard en arrière sur cette longue activité intellectuelle, on cherche à l'embrasser d'un coup d'œil dans sa totalité pour en saisir l'orientation générale et en apprécier, si possible, les résultats. C'est ce que nous voudrions essayer de faire très simplement ici, non en donnant un exposé complet du système de Renouvier, ce qui dépasserait le cadre de cette étude, mais en tâchant seulement d'en dégager quelques-uns des principes les plus essentiels.

La première impression que l'on ressent en face de cette œuvre, commencée vers 1842 et poursuivie jusqu'au moment de sa mort, en septembre dernier, est celle d'un labeur persévérant, infatigable, auquel a présidé une pensée directrice sûre d'elle-même, un plan longuement mûri et prémédité, et qui a réussi à épuiser presque entièrement le programme que son auteur s'était donné la tâche d'accomplir. Nous sommes ici en présence d'un grand *ouvrier* de la pensée et d'emblée nous nous inclinons et le saluons comme tel.

Cette activité s'est exercée dans plusieurs directions principales. Renouvier est d'abord un *historien*. Il connaît, mieux peut-être qu'aucun penseur du dernier siècle, l'histoire de l'esprit humain. Il s'est enquis, avec un soin, une attention, un scrupule extrêmes de tout ce que ses devanciers ont pensé sur les problèmes qui le préoccupent. Son attitude, à ce point de vue, est à l'antipode de celle de Spencer qui, on le sait, lisait fort peu et ignorait, par conséquent, en une certaine mesure, le passé.

Au contraire, Renouvier débute en 1842 par un *Manuel d'Histoire de la philosophie moderne* qui lui vaut une mention de l'Académie des sciences morales et politiques ; il y ajoute bientôt un *Manuel d'Histoire de la philosophie ancienne*. En 1855 paraît l'*Esquisse d'une classification des systèmes philosophiques*, conçue sur un plan très personnel et profond, et semée d'aperçus ingénieux et suggestifs ; en 1896, une *Philosophie analytique de l'histoire ;* enfin, tout récemment, en 1901, une *Histoire et solution des problèmes métaphysiques*. On le voit, la préoccupation historique l'a accompagné toute sa vie ; toujours et partout, il a cherché à comprendre les réponses du passé et les a appréciées d'une façon presque toujours nouvelle et originale. Cela seul suffirait déjà à lui assurer un rang éminent parmi les penseurs contemporains.

Mais aucune des solutions antérieures ne le satisfaisait pleinement ; il en entrevoyait d'autres et il était de taille à produire lui-même une doctrine enchaînée, rigoureuse et systématique, telle qu'elle devait être digne de prendre place dans l'histoire de la philosophie comme un système propre et nouveau : ce système est le néo-criticisme.

Renouvier en pose les bases et la méthode dans ses *Essais de critique générale*, l'œuvre capitale de la première période de sa vie, et qui comprennent la Logique, la Psychologie et la Cosmologie du néo-criticisme.

En 1869, il expose et développe en deux gros volumes la *Science de la morale*. Enfin, en 1900, il résume et coordonne tout le système dans la *Nouvelle Monadologie*, à laquelle vient

s'adjoindre comme complément, en 1902, une étude substantielle sur le *Personnalisme*.

Si l'on ajoute à tous ces ouvrages l'action exercée par la *Critique philosophique*, fondée et dirigée par lui pendant vingt ans, avec son collaborateur et disciple M. Pillon, on verra qu'il y avait assurément là une force intellectuelle susceptible de créer un mouvement véritable de la pensée en France.

Renouvier avait eu, en outre, à un moment de sa vie, sous l'influence des circonstances ambiantes, des vues et des aspirations politiques et sociales, dont nous trouvons un écho dans son *Manuel républicain* des droits de l'homme et du citoyen paru en 1848; il était alors attiré vers les démocrates et les socialistes; mais après le coup d'Etat, il se borna aux études de philosophie pure.

Les questions religieuses attirèrent aussi son attention et la *Critique religieuse*, qui parut quelque temps en supplément de la *Critique philosophique* et groupa autour d'elle un certain nombre de protestants libéraux, tels que Félix Pécaut, donna au néo-criticisme l'occasion d'exprimer son point de vue en matière religieuse. Des préoccupations d'ordre pratique, suggérées par la nécessité de lutter contre le cléricalisme, poussèrent aussi Renouvier à entreprendre avec quelques amis une campagne en faveur de « l'inscription protestante », mais ce mouvement, dont le but était de rattacher au protestantisme, au lieu de les laisser flotter sans appui, les esprits détachés du catholicisme, n'eut qu'un effet restreint.

On voit dans combien de sens divers s'exerça l'effort de Renouvier et quelle capacité de travail il y avait chez cet homme d'une santé plutôt délicate, qui vient s'ajouter comme un exemple illustre à la longue chaîne de ceux qui ont manifesté par leur vie la force de la volonté et la puissance de l'esprit.

Voyons maintenant quelques-unes des idées directrices du système.

Le nom même de *criticisme* adopté par Renouvier montre dès l'abord qu'il se rattache à Kant. La *critique*, en philoso-

phie, examine la valeur et la compétence de nos facultés. Or, à la question : « Que pouvons-nous savoir ? » on sait quelle est la réponse de Kant dans la *Critique de la raison pure :* Nous ne connaissons les choses que comme elle nous *apparaissent*, c'est-à-dire revêtues de ces formes de notre sensibilité, qui sont l'espace et le temps, et de ces formes de nos représentations qui sont les catégories de la pensée. Nous ne connaissons donc que des *phénomènes*, c'est-à-dire des *apparences*. Le fond des choses, la réalité ultime, l'absolu, la « chose en soi, » le *noumène* nous reste inaccessible. Nous n'en pouvons rien *savoir*. Mais, et c'est ici qu'intervient la *Critique de la raison pratique*, nous pouvons y *croire*, et Kant reconstruit sur la base de l'impératif catégorique, du sentiment du devoir, l'édifice moral avec les trois postulats de Dieu, de la liberté et de la vie future.

Renouvier vient alors et reçoit des mains de Kant la formule : « Nous ne connaissons que des phénomènes, » mais il ajoute aussitôt : Puisque nous ne pouvons connaître que les phénomènes, que nous importent les noumènes ? Ils sont pour nous comme s'ils n'existaient pas, et il conclut par cette affirmation essentielle du néo-criticisme : « Il n'y a pas de noumènes, il n'y a que des phénomènes. » Tout un chapitre du premier essai (Logique) est consacré à démontrer qu' « *il n'y a pas de chose en soi,* » c'est-à-dire que l'absolu n'existe pas. Il faut lire cette page de la Logique où Renouvier rencontre l'argument qui avait arrêté Kant : *Du moment que quelque chose apparaît (phénomène), il faut qu'il y ait quelque chose (noumène) qui apparaît.* — « C'est un pur jeu de mots, déclare Renouvier. Je comprends l'énoncé à la vérité, mais c'est tout ; je ne vois nul motif à l'appui et je me retrouve avec ma parfaite impuissance de concevoir le noumène à part du phènomène [1]. »

Renouvier tombe ainsi dans le *phénoménisme* et entreprend désormais une guerre acharnée et infatigable contre la substance, le substantialisme et la métaphysique en général. Ici, nous sommes obligé de faire une grosse réserve. Oh ! ce

[1] *Logique*, I, 43.

n'est pas que nous tenions bien fort à ce terme abstrait et transcendant de substance. Mais l'argument qui avait fait songer Kant nous paraît conserver toute sa saveur. Il faut, pour apparaître, qu'il y ait *quelque chose* qui apparaisse. Ce *quelque chose* nous paraît essentiel. C'est la catégorie même de l'être ou de la substance, la première et le support de toutes les autres pour Aristote (qui a fondé la logique), que le néo-criticisme s'efforce de supprimer. « Etre et paraître sont deux, » dit le proverbe. Pour Renouvier, pourrait-on dire : être n'est rien, paraître est tout. Or, en face et en dehors du connaître, il y a l'être lui-même. Kant était encore trop près de ces grands génies métaphysiques qui s'appelaient Descartes et Leibnitz, pour pouvoir l'oublier, et si, par sa critique rigoureuse et profonde de la connaissance, il mettait en une évidence désormais inoubliable, la part subjective qui concerne la représentation dans le sujet pensant, il conservait du moins très vif le sentiment de la réalité et de la puissance de ce monde des noumènes, de la valeur de l'Absolu, en un mot de l'existence de l'Objet lui-même, principe et cause des apparences, c'est-à-dire de nos représentations subjectives. A ce point de vue, s'il avait pu dire, dans une comparaison célèbre, à propos de sa théorie de la connaissance, qu'avant lui l'esprit tournait autour des choses, tandis que, depuis lui, les choses tournaient autour de l'esprit, il n'en reste pas moins qu'après comme avant lui, l'homme n'est pas le centre ni la cause de l'univers etqu'il gravite autour d'un Plus Grand que lui. Cet Etre est le Principe de notre vie. Notre pensée dépend de *sa* pensée ; notre existence dépend de *son* existence. Au fond de notre pensée et de notre être, nous Le trouvons.

C'est ce rôle de l'Objet que Renouvier, réduisant tout à la représentation, tend à effacer de plus en plus. Il tombe ainsi dans le relativisme phénoméniste. La catégorie qui prime à ses yeux toutes les autres est celle de *relation*. Il n'y a plus d'absolu, le relatif le devient. Encore faut-il, pour qu'il y ait relation, des êtres entre lesquels la relation puisse s'établir. Et nous en revenons toujours à la substance.

Hâtons-nous de dire que si Renouvier mène une guerre si acharnée contre la substance, c'est que, pour lui, substance, déterminisme et panthéisme ne font qu'un, et que, pour abattre les deux derniers adversaires, il ne voit pas d'autre moyen que de renverser « l'idole » de la substance. Mais c'est une question de savoir si, en supprimant la substance, il ne compromet pas la *personne* que sa philosophie tout entière tend au contraire à glorifier. Nous ne pouvons entrer ici dans les détails, mais nous nous rangeons, pour notre part sur ce sujet, à la manière de voir de Ch. Secrétan[1] et de Lechalas[2].

Au reste, rien n'est plus suggestif que la transformation profonde qui s'est opérée sur ce point important dans la pensée de Renouvier lui-même. Dans la dernière période de sa vie, on peut constater une marche progressive vers la notion de « monade » ; il s'avance de plus en plus à la rencontre de Leibnitz. Le titre de son avant-dernier livre est la *Nouvelle Monadologie* et ce livre débute (p. 1) par une définition de la *substance* donnée sans autre avertissement. N'est-ce pas que Renouvier avait senti la lacune de son premier point de vue et s'efforçait de la combler en prenant pied, peu à peu, sur le terrain de cette métaphysique, jadis tant honnie, ou si l'on aime mieux, de l'*ontologie*, et en tâchant de fournir à son tour, par son *personnalisme*, une théorie de l'être ?

Un second caractère du néo-critisme français, et qui touche à la méthode, c'est la place tout à fait essentielle qu'il donne à la logique et au principe de contradiction. C'est bien dans cet esprit que Renouvier inaugure ses Essais : « Mon effort spéculatif a été constamment dirigé sur le principe de contradiction. Une logique que rien n'arrête est la raison même. Les difficultés abordées sans ménagement s'évanouissent[3]. » Renouvier a donc une foi robuste et inébranlable en la raison. Aussi toute sa doctrine est-elle inspirée par la raison et orientée vers elle jusque dans sa morale et sa religion. Assu-

[1] *Essais de philosophie et de littérature* (article néo-criticisme).

[2] *Revue de métaphysique et de morale*, 1900 (Correspond. avec Ch. Renouvier).

[3] Préface des *Essais de critique générale*.

rément les résultats qu'il obtient ainsi sont remarquables. Et d'abord, ce qui éclate dans toute son œuvre, c'est une rare puissance de raisonnement qui fait de lui, comme on l'a dit, un véritable géant de la pensée et, sans doute, le plus grand philosophe français du dix-neuvième siècle. Dans la lutte contre les doctrines contemporaines adverses : matérialisme, évolutionnisme, déterminisme, monisme, cette raison est entre ses mains une arme redoutable avec laquelle il les poursuit et les traque sur leur propre terrain. La plupart des résultats auxquels il arrive ainsi nous paraissent décisifs. Les théories de Spencer, comme celles de Hæckel ou du matérialisme vulgaire, n'ont pas d'adversaire plus perspicace et plus fort et, sur presque tous les points, la victoire lui reste.

Mais l'écueil de cette méthode purement rationnelle n'est-il pas peut-être d'incliner, sans le vouloir, au rationalisme? Ne risque-t-on pas, en voulant appliquer à la Réalité totale le principe de contradiction, de faire entrer de force l'univers dans les limites de notre raison? Peut-on appliquer ce principe à l'Absolu? Par définition, le mystère nous dépasse; il est hors de la science, il est extra-logique : il échappe donc aux prises du principe de contradiction. Aussi Renouvier est-il un guide plus sûr lorsqu'il combat la métaphysique et la théologie traditionnelles, que lorsqu'il veut lui-même en édifier une. Quand, au nom du principe de contradiction et s'appuyant sur l'impossibilité du nombre infini actuel, il prétend donner un commencement et une borne au principe de l'être, nous avouons avoir peine à le suivre. Est-ce que nous portons nous-même l'empreinte indélébile et néfaste de la « métaphysique infinitiste et substantialiste? » nous ne savons. Mais nous demandons qu'on nous laisse le mot et l'idée d'*infini*. Ce terme correspond à tout un ensemble d'aspirations et de besoins que nous n'avons pas le courage de sacrifier. Et si, comme le déclare Renouvier, c'est après de longues méditations sur « les méthodes transcendantes en géométrie[1] »

[1] *Logique*, avant-propos, p. VII.

qu'il est arrivé à « l'idée pivotale » de son système, nous supplions qu'on n'introduise pas la préoccupation géométrique et mathématique en des matières où elle n'a que faire, et qu'on nous laisse dire avec Pasteur : « infini est la plus *positive* de toutes les notions » (puisque c'est « fini » qui est une négation), ou avec Secrétan et avec tous les poètes : « La terre est bornée et le cœur infini. »

Qu'on fasse donc voir les contradictions de la théologie traditionnelle, rien de mieux; cela la rendra plus humble et plus sobre dans ses affirmations métaphysiques; mais qu'on soit prudent à son tour, selon le conseil de Calvin, à parler sur ces grands problèmes et surtout qu'on se garde de compromettre l'expérience religieuse de la piété et de la vie, en voulant, après tant d'autres, définir rationnellement *le mystère.* « Ineffable, » voilà le mot qui lui convient le mieux et il exprime bien l'attitude qui nous paraît la meilleure en présence de l'Objet de notre adoration et de notre amour.

Si nous pénétrons maintenant sur le terrain de la morale, nous constatons d'emblée que l'un des plus grands mérites de Renouvier, c'est d'avoir repris et développé l'analyse du *fait moral,* commencée par Kant, et de l'avoir poursuivie avec une vigueur, une pureté, une rectitude de conscience remarquables. Ce n'est point là un médiocre avantage. Avoir mis en lumière le rôle et la valeur de la personne morale, la légitimité et l'importance de la croyance dans notre vie spirituelle, avoir affirmé avec une foi inébranlable « la volonté-arbitre, » avoir fondé ainsi une école d'individualité, d'éducation et de respect de la conscience, et cela à une époque où tous les courants du siècle tendaient à écraser la personne sous les excès d'un naturalisme évolutionniste ou d'un socialisme collectiviste, c'est là un service extraordinaire et inappréciable rendu à la cause de l'esprit. A ce titre, la *Science de la morale,* avec la richesse et la profondeur de ses analyses, sa clarté et sa rigueur dans le dégagement des

[1] Préface du premier *Essai.*

concepts moraux, reste une mine précieuse où il faut toujours revenir puiser.

Est-ce à dire cependant que tout nous y semble également solide et convaincant ? Ne pourrait-on pas signaler ici encore la tendance rationnelle qui domine tout le système et se glisse jusque dans l'œuvre morale ? Et avant tout, la morale peut-elle être, doit-elle être une *science ?* Ne semble-t-il pas, en outre, que nous nous mouvions exclusivement dans le domaine des concepts, des idées, des notions, c'est-à-dire des formes, et que nous ne prenions pas encore pied sur le fond des choses, que nous n'entrions pas en contact avec la réalité véritable et profonde, avec l'Etre dont notre volonté dépend et qui agit sur elle par l'attrait de l'amour ? L'Absolu, qu'on a voulu exclure de la pensée, manquerait-il, ici aussi, dans la vie ?

Assurément, chaque conscience perçoit ces choses d'une manière tout intime et personnelle. Il y a là, dans la manière de sentir et de penser, des différences d'ordre psychologique. Mais ces différences, presque insaisissables au début, à l'endroit où les lignes se séparent, s'accusent à mesure qu'on avance. Car cette morale, comme celle de Kant, est en somme indépendante de la religion. Or cette conception d'une morale indépendante, aujourd'hui si en faveur, et qui, dans l'appauvrissement de la vie religieuse, peut être acceptée transitoirement, comme un pis aller, pour garder l'âme contre le déchaînement des passions inférieures, nous paraît, sur le terrain métaphysique et moral, une erreur énorme et fondamentale. Si la religion est ce qu'elle doit être, un rapport constant, personnel et vivant avec l'Etre en qui nous avons la vie, et qui est le principe de toute notre force, comment tenterions-nous de chercher une règle de notre activité, c'est-à-dire de fonder une morale, en laissant de côté cette *puissance* unique ?

Un autre trait de la morale du néo-criticisme, c'est que son couronnement, sa fin suprême est, non l'amour, mais la justice. Secrétan, parlant de la *Science de la morale,* pouvait en dire, non sans justesse : « C'est un excellent traité de

droit naturel. » Or, si Renouvier, qui avait vu de près les égarements du saint-simonisme, avait raison de se défier des formes inférieures de l'amour, de l'amour-passion, devait-il laisser dans l'ombre la puissance motrice formidable du véritable amour? « Amour n'est pas passion, mais acte d'âme, » affirme avec force Gratry. C'est cet amour dont Fichte disait : « Sans l'amour, il n'y a point de monde moral ; » c'est lui qui inspirait à saint Paul son cri sublime : « Si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien. » Nous y voyons le principe inspirateur par excellence de la morale comme de la religion.

Quant aux vues religieuses de Ch. Renouvier, elles se sont rapprochées de plus en plus du christianisme. Catholique de naissance, il passa d'abord à la libre-pensée extrême, par une démarche naturelle et trop fréquente. Il semble même qu'en entreprenant sa guerre contre la substance, il voulait en même temps ruiner ce qui lui paraissait le fondement de la métaphysique religieuse catholique. Mais, peu à peu, le protestantisme lui apparut comme pouvant s'accorder avec la pensée la plus libre, tout en satisfaisant les besoins religieux de la conscience et du cœur, et il se rangea ouvertement au nombre de ses adhérents. Si l'on rapproche de la transformation qui s'est accomplie chez Renouvier sur cette question capitale, celle très analogue que l'on a pu constater chez H. Taine, l'adhésion de ces deux hommes arrivés à la pleine maturité de leur pensée et de leur expérience, fera bien paraître l'accord possible de la culture la plus haute et la plus complète de l'intelligence avec le christianisme réformé. Et c'est là assurément un point qu'il nous importe de retenir comme un encouragement et une espérance.

Dans la *Nouvelle Monadologie*, Renouvier se montre préoccupé de marquer les points de contact entre sa pensée et le christianisme. Nous lisons dans une des dernières pages ces lignes caractéristiques : « Les grandes lignes de la philosophie chrétienne s'appellent la personnalité de Dieu, la création du monde, la liberté de l'homme, sa chute, la corruption de la nature par le péché, la résurrection, le jugement et le

salut. Elles sont toutes conservées dans la *Nouvelle monadologie*[1]. »

Ainsi le néo-criticisme, dans sa dernière forme surtout, peut être un allié puissant du spiritualisme chrétien. Ils sont unis, en effet, dans l'importance qu'ils attachent à la personne morale, à l'individualité, dans le rôle essentiel qu'ils donnent à l'impératif de conscience, dans la place qu'ils accordent à la croyance, place justifiée aux yeux de la raison elle-même, dans leur commune affirmation du libre-arbitre, du péché, de la restauration progressive de la volonté, d'un ordre à venir où la justice règnera. Et tous ces points sont si essentiels qu'ils suffisent à faire de l'idéalisme critique et du spiritualisme moral un couple indissoluble opposé à tout ce qu'on peut, d'un mot, nommer « naturalisme. » Quant aux questions sur lesquelles ils restent distincts et que nous avons signalées plus haut, l'orientation de l'œuvre de Ch. Secrétan nous paraît la meilleure, parce que son inspiration était religieuse et chrétienne dans son essence et que sa pensée comme sa vie reposaient en plein sur l'Evangile. Pour lui, la religion n'était pas un « à côté » avec lequel on se met d'accord ; elle était la substance dont on vit, la pierre de l'angle sur laquelle on bâtit tout l'édifice, le foyer intime et sacré qui éclaire et réchauffe l'âme. Cette philosophie *religieuse*, dont Ch. Secrétan reste l'un des représentants les plus distingués au dix-neuvième siècle est, croyons-nous, la plus féconde ; c'est elle qui a les promesses de l'avenir. Mais, de même que ces deux grands esprits furent, de leur vivant, unis par les liens d'une amitié et d'un respect réciproques, leurs doctrines ne doivent-elles pas se prêter un mutuel appui en se complétant et s'enrichissant l'une par l'autre, pour faire front aux ennemis communs qui, aujourd'hui comme alors, veulent étouffer l'esprit sous la matière, l'idéal éternel sous la brutale réalité ? C'est dans ce désir et dans cet espoir que nous payons à Charles Renouvier le juste tribut de notre reconnaissance et de notre admiration.

[1] P. 534.